

LE REFUSÉ

PARIS

Rédacteur en chef

JULES LERMINA

BUREAUX

17, Rue Vivienne

LYON

Directeur

JULES FRANTZ

BUREAUX

32, rue de l'Arbre-Sec

ABONNEMENTS: 3 mois, 2 fr.; — 6 mois, 3 fr. 50; — Un an, 6 fr.

BUREAUX DE VENTE A LYON: Aux Bureaux des Journaux, 34, rue Tupin. — A PARIS: Chez MADRE, rue du Croissant et chez tous les Libraires de Paris et des Départements.

A NOS LECTEURS.

Dans le prochain numéro du *Refusé*, M. Jules FRANTZ développera un PROJET D'ASSOCIATION entre tous les journaux littéraires de la Province.

PARIS

Voici un charmant petit gargon bien frais, bien joyeux, bien allègre, il court, il trotte, il gambade, il ouvre toutes les portes, fait irruption dans toutes les chambres. Il fait du tapage, le gamin, il criaillie bien un peu; il déchire bien quelques étoffes et fait bien quelques malheurs...

Tout à coup, on lui crie: prenez garde, il y a par terre des pois fulminants...

Alors il s'arrête tout penaud, tout inquiet, il ne sait plus s'il doit aller à droite ou à gauche, s'il doit reculer ou avancer, il rougit, ses yeux s'ouvrent, il hésite. Enfin il se décide et allonge un pied en glissant sur le parquet. Puis il écoute. Rien! il hasarde encore un second pas... un troisième. Rien encore! L'aurait-on trompé et cette menace n'avait-elle donc pour but que de l'amener à un repos relatif? Quatre, cinq, six pas, et rien. Décidément c'était une plaisanterie, et ma foi, adienne que pourra! il recommence ses ébats, il bondit, il court...

Pif! paf! pan! voici détonations sur détonations! fumée et bruit! alors il perd la tête, il saute de plus en plus pour éviter ce qui l'effraie, et toujours de nouvelles détonations; la vapeur délétère s'épaissit, il est presque asphyxié... et... Et il se dit: Pauvre innocent, que vais-je donc faire?

Je me souviens d'un apologue persan qui m'a été raconté et que je livre à la sagacité de mes lecteurs:

Ben-Ibrahim était malade ou du moins on lui répétait sans cesse qu'il l'était, si bien qu'il avait fini par le croire. Un brave médecin, aux allures douces et patelines, lui dit un jour:

— Mon cher Ben-Ibrahim, tu as besoin de soins. Si tu veux te fier à moi, je vais te rendre aussi alerte, aussi ingambe que tu l'as été dans ton meilleur temps.

— Et en quoi consiste le traitement?

— Presque rien! une petite opération, pas douloureuse du tout et qui demandera à peine quelques minutes de courage.

— Qu'à cela ne tienne. Et ensuite vous m'affirmez que je serai plus libre de mes mouvements?

— Sans doute.

— Je ne vous dissimulerai pas en effet que je sens une certaine gêne, une certaine lourdeur. Jusqu'ici je ne l'avais attribuée qu'au manque d'exercice. Et je me persuadais que si je pouvais remuer en toute liberté, je serais plus fort et plus vigoureux.

— C'est bien aussi mon avis. Mais vois-tu, l'exercice ne suffirait pas, il te faut encore, je te le répète, une petite opération. Voyons, sois bien raisonnable. J'amènerai quelques confrères auxquels je soumettrai ton cas, et tout s'arrangera pour le mieux.

— Que votre volonté soit faite.

Le jour dit, le docteur arrive avec quatre de ses confrères, et Ben-Ibrahim s'assied sur la sellette devant eux.

— Mauvaise mine, dit l'un.

— L'œil fiévreux, dit l'autre.

— Le mouvement saccadé, affirme un troisième.

— Il n'est que temps, concluent-ils en chœur.

— Eh bien? demande Ben-Ibrahim.

— Nous allons procéder à l'opération convenue.

Et le docteur tire de son manteau une boîte... Oh! mais une boîte ravissante, un chef-d'œuvre, toute de bois de sandal, odorant comme les plus belles fleurs...

— Voilà, dit-il, ce qui va servir à l'opération. Ce n'est pas bien terrible.

— Certes non, fait le patient.

Il regarde la boîte avec admiration, la palpe et sourit.

Le docteur l'ouvre. A l'intérieur, elle est douillettement garnie de soie rose, relevée par des ganses aux couleurs harmonieuses.

— Quel délicieux spectacle! murmure Ben-Ibrahim.

Dans la boîte sont rangés méthodiquement une vingtaine de paquets, couverts eux aussi de soie rose. On dirait des bijoux de prix.

Le docteur en prend un, en ôte l'enveloppe: C'est une baguette d'ivoire admirablement polie, douce au toucher, douce à la vue. Il prie Ben-Ibrahim de le placer sur sa langue, et le malade sent une impression délicieuse, en même temps que ses papilles nasales sont douillettement chatouillées par un parfum excellent.

— Cela va bien, dit-il, faites.

Le second paquet. Ici, petite surprise. C'est une seconde baguette, mais le bout en est garni d'un tout petit, tout gracieux appendice d'acier, affilé, piquant.

— Sans douleur, objecte le docteur avec un sourire. Et il l'appuie sur son bras nu, pour prouver au malade qu'il n'y a rien à craindre.

Troisième paquet: un peu plus d'acier. Quatrième paquet: une lime droite, forte, acérée. Cinquième paquet: une scie.

Ben-Ibrahim pâlit.

La discussion s'engage.

PREMIER DOCTEUR. — Cet instrument n'est pas complet, ajoutez-y cette pince.

DEUXIÈME DOCTEUR. — Que dites-vous? une pince, c'est une tenaille qu'il faut.

TROISIÈME DOCTEUR. — Et cette vrille, croyez-vous qu'elle sera inutile?

Et tous tirent de leurs poches qui une serpe, qui un bistouri, qui une sonde longue et effrayante, qui une scie aux dents plus nombreuses que la première scie.

Ben-Ibrahim veut crier.

— C'est pour ton bien, reprend le docteur.

Et tous les paquets sont dépouillés de la soie rose qui les recouvre. C'est une débauche d'acier, une danse de fer, une tarentelle de lames, de bistouris et de scies.

Ben-Ibrahim veut fuir.

— C'est pour ton bien.

Et toutes ces lames se soudent les unes aux autres, s'adaptent, se croisent, se dressent, s'effilent, se compliquent, se montent, se démontent, se remontent, affectant les formes les plus bizarres et les plus terribles. De tous ces engins se forme un seul engin, sorte de monstre à cent dents, à cent queues, à mille pointes... de soie rose, de rubans, de boîte en sandal, il n'en est plus question... C'est la torture vivante, l'arsenal atroce de la douleur et du déchirement.

Ben-Ibrahim s'évanouit.

— Et cependant, dit le docteur, c'est pour son bien.

Tel est l'apologue qui m'a été raconté et que je raconte à mon tour.

Jules LERMINA.

LYON

Les Lyonnaises vivaient en paix: Garibaldi survint: Voilà la guerre allumée!

Nous n'avons pas le cœur assez cuirassé de peaux et d'airain pour circonvenir les calamités qui viennent de désoler la vieille cité de Plancus. Seulement, comme les Monfalcon de l'avenir interrogeront le *Refusé* sur les événements de notre triste époque, il faut que retentissent le long de ces colonnes les derniers coups de tonnerre de notre guerre intestine, guerre désastreuse, guerre effroyable qui fait pâlir les souvenirs des Deux-Roses, des Guelfes et des Gibelins.

Horresco referens!... Le 13 février, jour néfaste! au lever du soleil, les Garibaldiennes jurèrent sur la tête de l'intrépide Chanoine — que l'histoire, imitant la

nature, saura convenablement différencier du béat généralissime des Papalins, — jurèrent, disons-nous, d'en finir avec leurs noires ennemies. Deux heures plus tard, le masque audacieusement jeté et la jupe fièrement troussée, nos rouges amazones poussaient leur formidable cri de guerre: « *Le bâton ou la mort!*... » Puis, telles des lionnes se ruant sur un troupeau de biches timides, telles...

Ah! c'est assez!... non, il ne nous est pas possible de retourner plus longtemps le fer dans des plaies encore palpitantes!... Que les âges futurs se contentent de savoir que nos Papalines, poussées, pressées, forcées, s'échappèrent et disparurent, ni vues ni connues, dans leurs mystérieux oratoires... Mais les fameuses cannes gisaient honteusement sur le champ de bataille!...

Alimenté par ces bûches fatales, un gigantesque feu de joie, le soir même, illumina Bellecour, et autour de cet *auto-da-fé* vengeur se déchaîna une ronde vertigineuse, fouettée par le chant après des Garibaldiennes... Et les pas ébranlaient le cheval colossal!...

Le chef des vaincues, le gros *Courrier*, dit *Fonctueuse calotte*, ayant osé s'aventurer dans cette fête triomphale, fut moins heureux qu'Ulysse espionnant le camp des Grecs. Rencontré et reconnu par le svelte *Progrès*, surnommé *la chemise rouge*, il dut accepter une lutte à outrance.

Trois fois le *Courrier* ventru fut *tombé*, trois fois il nia sa défaite... A la fin, le svelte *Progrès*, indigné d'une telle déloyauté, le saisit d'une main à la gorge et de l'autre où l'on sait, l'enlève de terre et le rejette loin de lui, le crâne en bas. Sans l'occlusion de sa calotte et l'épaisseur de sa perruque, c'en était fait du gros papillard!... Peu après, geignant, clopin-clopant, il s'enfonçait dans un sombre couloir de la rue Impériale.

Fasse le ciel que jamais notre noble cité ne revienne d'aussi détestables drames!... Toute notre vie, nous nous rappellerons, avec un frisson d'épouvante, ces femmes masquées sillonnant, jour et nuit, nos rues et nos places!... Toute notre vie, ce chant terrible des Garibaldiennes: « *En avant, marchons contre les bâtons, etc.* » et ce lamentable cantique des Papalines: « *Au sang qu'un Dieu va répandre, etc.* » résonneront à nos oreilles comme des glas sinistres!

Jamais on ne vit à Lyon les bonnes moins surveillées, les enfants moins débarbouillés, les chaussettes moins repries! Partout on n'entendait parler que de vots-au-fer manqués, de côtelettes brûlées!... Nos théâtres étaient dans le deuil et nos magasins dans les larmes!

Durant ces jours funestes, demandera la postérité, où étaient, que faisaient les frères et les maris? — Nous le savons, mais nous ne le révélerons pas! Nos sœurs ne diraient rien peut-être, mais ce sont nos épouses!... Si jamais nous consignons ce mystère dans nos *mémoires*, notre expresse volonté testamentaire n'en autoriserait la publication que dans un demi-siècle, alors que la génération présente se sera endormie dans la tombe.

Hélas! on vient de nous affirmer que les Papalines, conseillées par leur directeur, préparent pécusement contre les Garibaldiennes de traitresses représailles! Une fervente épitre serait adressée au Grand-Pontife romain, et celui-ci, habilement stylé, ne manquerait pas de lancer une bulle, laquelle, éclatant sur notre ville, inonderait toutes les matrones lyonnaises sans exception d'une suave rosée de bénédictions et d'une pluie efficace d'indulgences.

Mais nous espérons que rien désormais ne saura troubler nos braves Garibaldiennes dans le calme de leur force. Au jour de la sainte averse, elles retrouveront ce sourire inénarrable et cet incomparable haussément d'épaules qui, le 8 décembre, ont illustré leur bon sens matrimonial.

Il est temps de consoler nos cœurs et de rasséréner nos esprits par de plus nobles spectacles! Nous avons déjà parlé de la sublime pochade qu'élabora notre jeune nécromancien Péladan et du *Grand Monarque de l'avenir*, le principal personnage de cette fantastique bouffonnerie. Malgré le tumulte et l'effroi de ces derniers jours, notre grand artiste, digne descendant de ces Gaulois qui ne redoutaient que l'écrasement du ciel, a su faire rendre à sa burlesque cervelle quelques farces du plus haut goût.

Ainsi, le Grand Monarque futur, abdiquant le rôle fastidieux de soleil, se métamorphose en un *lis* qui fleurit sur la terre de la Vierge, c'est-à-dire en France. Ce *lis*, portant la croix sur sa poitrine, efface, par sa beauté et son éclat, tous les *lis* d'alentour... de plus, ce *lis* parfumé nourrira des colombes avec le mouron le plus pur, qui pourtant aura été foulé aux pieds par la plus méchante des bêtes...

Quelle est cette mauvaise bête?... Ah! c'est le secret de l'artiste!

Autre drôlerie pleine d'un joyeux délire! — Le *Refusé*, travesti en un gentil petit rat, s'en va grignoter la tige du *lis* parfumé, tige plus forte que le cèdre... Puis il feint d'avoir été empoisonné par le suc de cette tige, et trotte sur le théâtre, en jetant de petits cris désespérés... Malin petit rat!...

Le *Progrès* reste toujours le plus grand dépôt que vous savez. Peut-être ce *pôt-là* est-il destiné à loger, au dénouement, le superbe *lis* qui fleurira sur la terre de la Vierge.

Mais cela n'est pas le secret de Polichinelle.

On raconte qu'après sa création du petit rat empoisonné, le jeune Péladan, éperdu d'enthousiasme, a reproduit, avec un rare bonheur, la fameuse gambade exécutée par l'immortel Don Quichotte, la première fois qu'il aperçut son enivrante Dulcinée.

« Le héros de la Manche, dit son historien, balançant son pied droit vers la pointe de son nez tout le temps qu'il fallut à son talon gauche pour marteler douze fois l'une et l'autre fesse. Cela faisant, il dodelinait de la tête et barytonnait merveilleusement sur le mode *ra-belaïen*. »

C'est par là que notre jeune compatriote se rangera facilement parmi les premiers sauteurs de ce temps-ci; et, en véritable artiste qu'il est, il ne se méconnaît point. Aussi, à l'instar de certains grands génies, tout à la fois auteur et acteur, est-il en train de se tailler, dans son ineffable bouffonnerie, un rôle digne de son rare talent.

Notre honorable ami nous pardonnera cette indiscretion faite pour réjouir le bon peuple de Lyon.

Denis BRACK.

SAINTÉ-PÉLAGIE ET LE POÈTE ROUCHER

Peu de personnes savent, je crois, qu'il y eut jadis, à Antioche, une comédienne du nom de Pélégie, qui, après avoir donné son corps à tous les diables possibles, finit par offrir son âme à Dieu, — sur ses vieux jours, bien entendu. Elle embrassa le christianisme.

Ceci se passait vers le milieu du cinquième siècle. Naturellement, cette ex-prostituée fut canonisée. La comédienne débordée d'Antioche devint, dans les bras de l'Eglise, sainte Pélégie.

Longtemps après, vers la fin du dix-septième siècle, si j'ai bonne mémoire, une dame Marie Bonneau, veuve d'un sieur Beauharnais de Miramion, lequel fut, en son vivant, conseiller au parlement, eut la fantaisie, en expiation de ses péchés de jeunesse, de fonder un lieu de refuge pour les filles débauchées, sous le patronage et le vocable de sainte Pélégie.

Telle est l'origine, généralement mal connue, de ce qui sert à Paris de baigne à la libre pensée.

En 1790, les filles repenties furent mises en liberté, et, deux ans plus tard, Sainte-Pélégie fut convertie en prison publique.

— « Jusqu'au 22 messidor an iv, écrit M. Maurice, Sainte-Pélégie a reçu à la fois des hommes et des femmes, aussi bien pour causes politiques que pour crimes et délits, des condamnés aussi bien que des prévenus. Depuis le 14 mars 1797 jusqu'au 4 janvier 1834, les détenus pour dettes y ont été renfermés. Toutefois, en 1828, dès l'avènement de M. Debelleye à la préfecture de police, la maison fut dédoublée; il y eut deux guichets, deux concierges, deux greffes; en un mot, deux prisons distinctes, l'une de la *détention* et l'autre de la *dette*. Enfin, Sainte-Pélégie a servi jusqu'à la même époque de maison de correction pour les petits voleurs, les vagabonds au-dessous de seize ans, et les enfants enfermés sur la demande de leurs parents... »

Disons tout de suite qu'il n'y a plus deux guichets, ni deux greffiers, ni deux concierges à Sainte-Pélégie, mais un seul guichet, un seul greffier, un seul concierge.

Et cependant, il y a aujourd'hui, à Sainte-Pélégie, trois prisons distinctes.

La première est celle des détenus politiques; la seconde, celle dite de la *préfecture*, où vont les condamnés pour délits communs, qui n'ont pas plus d'un an de prison; la troisième, celle dite encore de la *dette*, où vont les condamnés pour banqueroute ou pour tromperie sur la qualité ou la quantité de la marchandise vendue, et ceux qui se sont laissés contraindre par corps à raison d'amendes ou de frais de justice.

Sous le régime actuel, les détenus politiques n'ont pas fait défaut à Sainte-Pélégie, notamment en 1851 et 1852. Les hôtes les plus illustres, durant cette période, ont été Félix Pyat et Proudhon.

Sous le gouvernement de 1830, les délits de presse

et les conspirations y envoyaient pêle-mêle les révolutionnaires par centaines. — « Je n'en sache pas, dit un auteur anonyme, ancien détenu politique, en parlant du règne de Louis-Philippe, que, de 1830 à 1841, cette prison ait été vue de républicains un seul jour, si ce n'est après l'amnistie donnée par le ministère Molé. »

Sous la Restauration, la force révolutionnaire s'étant presque exclusivement concentrée dans la presse, c'est à elle qu'on s'attaquait de préférence. Paul-Louis Courier, Cauchois-Lemaire, Béranger, Barthélemy, Lapeyrouze, P. Dubois, Chatelain, Jay et Jouy furent successivement ou en même temps écroués.

Sous le premier Empire, elle était devenue prison d'Etat, et Napoléon ne se gêna guère pour y faire jeter les citoyens coupables de ne pas applaudir à son ombrageux despotisme.

Au nombre de ces victimes, il faut citer Charles Nodier, qui a consacré ses impressions pendant son séjour à cette prison. Dans le volume de ses œuvres complètes intitulé : *Portraits et Souvenirs*.

Enfin, sous notre grande Révolution, on renferma tour à tour à Sainte-Pélagie des royalistes avoués, des Girondins et des Montagnards traqués par la honteuse réaction de thermidor.

Mme Roland et le poète Roucher, l'ami d'André Chénier, y passèrent alors.

C'est de Roucher que je veux parler aujourd'hui. Voici ce qu'il dit dans une lettre datée de Sainte-Pélagie, le 20 vendémiaire an II :

« Sans doute, on n'est pas heureux lorsqu'on est privé du droit naturel d'aller et de venir. Habiter un espace de neuf pieds justes carrés, avoir pour tout meuble un lit de sangle, un matelas, un traversin, des draps, une sale couverture de laine, une chaise et une table, être deux à deux sur un étroit espace, entendre à huit heures du soir les gros verroux, les grosses serrures se fermer sur vous, ne les entendre s'ouvrir que le lendemain matin après huit heures ; le reste du jour n'avoir pour exercer ses jambes qu'un corridor de cent pieds de long sur quatre de large, n'y respirer que par une demi-fenêtre placée à l'une des extrémités et garnie de gros barreaux, s'y heurter, s'y croiser contre cinquante compagnons d'infortune de tous les âges, qui n'ont pas tous le même courage, ni peut-être aussi les mêmes raisons d'en avoir, — tel est, en deux mots, le sort des citoyens qui, comme moi, ont voulu un gouvernement libre et le règne seul de la loi. »

Ainsi écrit Roucher. Mais, la vérité c'est qu'il avait été incarcéré le 4 octobre 1793, à Sainte-Pélagie, sous l'inculpation principale d'avoir fait un voyage à Rouen, peu avant le 10 août 1792, pour se réunir au parti royaliste, qui était en force dans ce pays, ce dont il fut convaincu plus tard.

Que d'écrivains de plus de talent, notamment Beaumarchais et Voltaire, le bon plaisir seul d'un courtisan ou d'une courtisane avait envoyés pourrir, sous la monarchie absolue, dans les cachots de Saint-Lazare ou de la Bastille !

Sous ce titre : *Consolation de ma captivité*, on a imprimé en 1797, à Paris, chez H. Agasse, libraire-éditeur, rue des Poitevins, n° 18, deux volumes de lettres écrites par Roucher à Sainte-Pélagie ou à Saint-Lazare, avec les réponses de sa fille. Cet ouvrage, qui n'a pas eu, à ma connaissance, d'autre édition, doit être assez rare.

Les détails sur Sainte-Pélagie y abondent ; mais il n'y en a aucun qui sorte des conditions ordinaires et qui mérite une mention particulière.

Je constaterai seulement que le petit nom que Roucher donne à sa fille Eulalie est le même que Paul-Louis Courier donnait à sa femme : *Minette*.

Parmi ses compagnons de captivité, à Sainte-Pélagie, Roucher cite le peintre Robert, Guinguené et l'amiral comte d'Estaing.

Une autre particularité peu connue, c'est que Roucher avait épousé Mlle Hachette, qui descendait de l'héroïne de Beauvais. — Excellente femme, dit un biographe, un peu timorée et larmoyante.

Le 12 pluviôse an II, à deux heures du matin, Roucher écrit de Sainte-Pélagie ce qui suit à sa femme : « Grand bruit ! qui m'éveille !... il faut partir et tout de suite ; l'ordre est arrivé. Me voilà prêt. Je t'embrasse, ma bonne amie. Hâte-toi de retirer d'ici mon petit avoir, et ne m'envoie rien jusqu'à ce que j'aie pris l'air du bureau à Saint-Lazare. Tout dans ma

cellule m'appartient, oui tout, excepté le bois de lit et la paille. Mais les tablettes sont à moi. Bonjour ! mille fois bonjour à toi, à ma famille, à mes enfants ! »

C'était le transfert à Saint-Lazare.

Il y avait quatre mois et trois semaines que Roucher était à Sainte-Pélagie.

De Saint-Lazare, il ne sortit que pour aller à l'échafaud, « convaincu de s'être rendu l'ennemi du peuple, et participant aux crimes de Capet et de sa famille, en approuvant le massacre du Champ-de-Mars, en écrivant contre la liberté et en faveur de la tyrannie, en entretenant des intelligences avec les ennemis de l'Etat, en discréditant les assignats, en conspirant dans la maison d'arrêt dite Lazare, à l'effet de s'évader et ensuite dissoudre par le meurtre et l'assassinat des représentants du peuple, et notamment des membres des comités de salut public et de sûreté générale, le gouvernement républicain, et rétablir la royauté. »

Et ce fut justice.

Emile FAURE.

EN L'AIR

MIEL

Dans une de mes dernières chroniques, j'avais fait à M. Peladan, rédacteur d'un petit imprimé en chambre, l'honneur de m'occuper de lui en savonnant quelque peu son goupillon.

M. Peladan a riposté... à sa manière, c'est-à-dire en attaquant un absent.

Ce bon petit jeune homme s'est probablement tenu ce langage :

« — Pierre me vexe, c'est vrai, mais si je lui réponds — mal, il est capable de me calotter (c'est si bon de calotter un calottin)... Non, j'aime mieux tomber sur « Paul, qui n'est pas à Lyon ; ce sera plus sain... » »

Et aussitôt, choisissant un rédacteur parisien, qui n'en peut mais, il s'écrit courageusement :

« Chassé de Paris, où il n'a pu trouver d'im-
« primeur, et qui, selon l'expression d'un MALIN (!?)
« est venu courir quelque temps les rues de Lyon comme
« UN RAT EMPOISONNÉ. »

Savez-vous, mon cher petit jeune homme, que nous pourrions vous envoyer user votre robe sur les banes de la police correctionnelle ?

Mais, j'aime mieux riposter par une juste comparaison :

Connaissez-vous le putois, M. Peladan fils ?

Le putois est un petit être noir, très-salet, très-laid et très-lâche, mais qui a pour se défendre et même pour attaquer, une arme terrible.

Il pue... toutes les fois qu'il grogne.

Vous ressemblez à cet animal-là, M. Peladan fils, — et je comprends maintenant qu'un journal qui se respecte méprise toute polémique avec vous.

Vous sentez mauvais.

Depuis quelque temps, on ne peut plus faire un pas dans les rues de Lyon sans avoir la vue obstruée par une affreuse petite affiche rouge ainsi conçue :

Une lumière au bord d'un fossé.

Je n'ignore pas qu'un bon titre entre pour les trois quarts 1/2 dans le succès d'un roman ou d'une pièce, ce qui prouve une fois de plus que le proverbe : « Au bon vin il n'est besoin d'enseigne, » est indignement faux, comme la plupart des proverbes.

Michel Masson savait cela mieux que vous et moi, et au lieu d'intituler son affaire *Mariotte* ou le *Conscrit*, titre qui, outre le grave défaut d'être démodé, a celui non moins grave d'expliquer d'avance que dans une histoire de conscrit une nommée Mariotte sera persécutée, Michel Masson, dis-je, voulut un écrivain plus vaporeux, plus XIX^e siècle !

C'est alors qu'il inventa :

Une LUMIÈRE (!) au BORD (!!) d'un FOSSÉ (!!!)

Comme inouïsme je suis forcé d'avouer que jamais je n'ai rien lu qui puisse en approcher.

Trois mondes de suppositions se présentent de suite à mon esprit.

Il y a une lumière, il y a un bord, il y a un fossé !

Tout est là.

Pourquoi ce fossé ? d'où vient-il ? quel est-il ?... Je n'en sais rien.

Puis, le titre se corse : ce fossé a un bord !... particularité commune à tous les fossés ; j'ai même connu dans ma jeunesse un fossé qui en avait plusieurs !

Mais voilà où l'effet se complique : sur l'unique bord de cet unique fossé, une lumière non moins unique se trouve posée...

Quelle est la position sociale de cette lumière ? est-ce une chandelle des huit, une lampe à pétrole, ou joue-t-elle simplement le rôle modeste de rat-de-cave ? Je vous le disais bien qu'il y avait plusieurs mondes de suppositions à faire.

Cependant, je me permettrai de soumettre à l'auteur une toute petite observation.

Le titre est beau ! incontestablement, mais il n'est pas complet, et je vais le prouver.

La lumière suppose l'obscurité, dirait Timothée Trimm, si, dans le roman dont il est question, il y a une chandelle, elle a dû être nécessairement par l'absence de tout appareil solaire.

Donc, pour être limpide, l'auteur aurait dû écrire : Une LUMIÈRE au BORD d'un FOSSÉ — la NUIT.

De cette façon le lecteur comprendrait mieux, qu'une nuit sur le bord d'un fossé, une lumière apparaît, ce qui a donné à Michel Masson l'occasion de raconter la première partie d'une histoire intéressante.

La seconde partie sera intitulée :

La feuille d'une branche d'un arbre.

Et la troisième :

Une BRETELLE au FOND d'un SUCRIER.

La bretelle, le fond et le sucrier donneront, j'en suis certain, matière à une longue suite de scènes émouvantes et d'histoires à tout rocamboles.

Une question.

Comment se fait-il que la mairie de mon arrondissement, qui n'a jamais pensé à m'envoyer ma carte d'électeur, se soit si vite rappelé mon âge, mon nom et mon adresse, du moment qu'il s'agissait de m'incorporer dans la mobile !!!

Je déclare que, cette fois-ci, ce n'est pas moi qui ai réclamé.

A propos de réclamation :

Il paraît que mon mot sur la poste a jeté une véritable perturbation dans cette administration.

Ces messieurs ont ouvert une enquête, de laquelle il est résulté que :

1° Les employés de la poste sont tous, sans exception, polis, aimables, prévenants, spirituels, instruits, généreux, courageux et par-dessus tout impérialistes.

2° Le mot que le *Refusé* leur attribue a bien été réellement prononcé, non pas chez eux, mais dans un bureau de réclamation de la ville.

Voilà, — du moment qu'ils s'agissait d'un « bureau de réclamation » je n'ai pas songé à mal, — j'ai tout de suite pensé à la poste.

D'autres s'y seraient trompés ?

On ne peut plus ouvrir une feuille à un sou, sans être éborgné par :

« Aujourd'hui l'Empereur est sorti à pied sans escorte. Il est rentré de même. La foule l'a acclamé. Ou bien :

« L'Empereur et l'Impératrice ont fait hier une promenade au bois. Parties à 3 heures 16 minutes du soir, Leurs Majestés sont rentrées à 4 heures 21 minutes de l'après-dîner.

« La voiture impériale n'avait aucune escorte. »

Sans escorte, sans escorte, ces maladroits valets finiront par nous faire croire que la chose est très très-extraordinaire.

Je me levai aussi, et l'ayant prise dans mes bras, nous restâmes longtemps embrassés.

— Marguerite, lui disais-je tout bas, ma bien-aimée, que je suis heureux ! Oh ! vous voir, vous entendre, m'enivrer des regards qui tombent de vos yeux, quel bonheur divin ! quelle extase ! et que m'importe la gloire à présent, tous mes rêves d'ambition s'en sont allés comme les feuilles d'automne, et je n'envis plus rien que de sentir ton cœur palpitant sous ma main !

— Simplicie, murmurait-elle, dis-moi que tu m'aimes !

— Je t'aime, chère âme !

— N'est-ce pas qu'il serait doux de vivre ainsi, loin du bruit et des passions du monde, dans la paix d'une conscience heureuse. Je n'aurais que toi, tu n'aurais que moi dans ce séjour enchanté ; il y ferait un printemps éternel, un air toujours pur, un ciel toujours élément, et nos deux âmes n'en formeraient plus qu'une !

— Est-ce que mon âme n'est pas éternellement liée à la tienne ? repris-je. Est-ce que le jour où l'une des deux s'envolera, l'autre ne la suivra pas ? Est-ce qu'il y a des maux assez grands, quelqu'un assez puissant pour nous séparer ? Est-ce que nous ne sommes pas unis pour toujours ?

— Oh ! oui, pour toujours ! répéta-t-elle, jusqu'à la dernière heure et au dernier soupir !

Du même au même.

On lit dans le *Salut Public* (entre confrères on se doit des citations).

« L'Empereur s'est montré avant-hier sur sa terrasse, « il faisait un temps superbe. »

Cette rédaction, je l'avoue, m'a fait rêver.

La grande feuille de Lyon voulait-elle dire par là qu'il faisait un temps superbe parce que Napoléon III se montrait sur sa terrasse, ou simplement si c'est parce qu'il faisait beau temps que Sa Majesté a pris l'air.

M. Pinard, surnommé le protecteur des lettres, ne se contente plus de faire danser au dehors, le voilà maintenant qui organise, tous les mardis, de petites sauteries intimes.

De la part d'un ministre qui attache tant de monde au *Parquet*, c'est au moins étrange.

Sommaire du dernier numéro de la MARIONNETTE

Article patois, par un Guignol d'occasion.
Poésie, prise dans la *Pensée nouvelle*.
Cascadilles. Lire la collection du *Tintamarre* ?
Fantaisies, copiées presque mot à mot d'après un article du *Charivari*.
Nos Musiciens, pâle diminutif des *SILHOUETTES* du *Refusé*.
Amphigouris, découpé dans le *Figaro suisse* de Genève ?
Etc., variété calquée un peu partout.

DE PROFUNDIS.

Jules FRANTZ.

LES BOULEVARDS

Je ne suis pas curieux, mais je voudrais voir ça. Je voudrais voir la première bataille rangée, le premier combat sérieux, la première représentation enfin qui va se donner sur la scène de l'Abyssinie. Je voudrais entendre les répliques du traité Théodoros aux conseils paternels et à aiguille du premier rôle Napier. — La barbarie aux prises avec la civilisation, les armes modernes essayant leur supériorité destructive sur les armes anciennes, la torpeur anglaise d'une part, la fougue indienne d'autre part.

D'un côté, une vingtaine de mille hommes bien armés, bien disciplinés, bien commandés, mais lents à se mouvoir, froids par principe et par tempérament. De l'autre, une armée plus nombreuse, mais moins bien organisée, des cavaliers adroits voltigeant sur les côtes, inquiétant l'ennemi par leur vivacité, leurs cris, des fantassins combattant sans ordre, apparaissant à droite et à gauche en même temps. — N'est-ce pas que cette petite fête sera charmante, d'autant mieux que la France n'ayant aucun intérêt là-dedans, on peut juger les coups en toute impartialité et crier suivant le cas : Bravo Théodoros ! Bravo Napier !

Comme nous l'avions annoncé, la veuve du duc de Morny se nomme aujourd'hui Mme la duchesse de Sesto. Le soir même du mariage, entendez-vous bien, le soir même, Mme la duchesse de Sesto, vêtue d'une robe noire et d'un chapeau noir, assistait dans une loge de balcon à la première représentation d'*Un premier jour de bonheur*. Son mari était derrière elle.

Je trouve étrange qu'on se montre ainsi en public le soir même de son mariage. Autrefois on enlevait sa femme à la sortie de l'église et on allait cacher son bonheur dans un château, dans une maison de campagne, où l'on pouvait. — Je préfère autrefois à aujourd'hui.

Dans la bourgeoisie, chez le petit monde, comme on dit dans le grand, on festoie encore le soir, puis on danse et à une heure ou deux heures du matin les invités se retirent. — Je préfère les mariages des bourgeois aux mariages des duchesses.

Chacun son goût !

On prétend, la chose paraît peu vraisemblable, que *Miss Suzanne*, la pièce de M. Legouvé, serait traduite en allemand, pour être jouée à Vienne.

Et tandis qu'elle parlait, sa tête appuyée sur ma poitrine, le murmure cadencé des vagues se mêlait à l'harmonie de sa voix.

Mais l'heure s'écoulait, il fallut revenir. Je repris les rames qui reposaient dans l'eau, je la fis asseoir sur le banc le plus rapproché de moi, et nous partîmes. C'est encore un des moments heureux que je n'oublierai pas. Nous ne parlions pas, et chacun de nous semblait écouter ce que lui disait son cœur. Seulement nos regards se rencontraient parfois dans une même pensée, et avec un sourire délicieux, elle approchait alors son front de mes lèvres.

En arrivant chez Mme Taurize, où je reconduisis Marguerite, je trouvai Luigi qui me remit une lettre de ma mère. Cette lettre qui m'avait été adressée à Rome d'où elle m'était expédiée, ne contenait que ces mots :

« Mon cher fils,
« Accours. Ton père se meurt ; je n'ai pas la force de t'en dire davantage. »

Cette nouvelle fit une telle impression sur moi, que je me sentis trembler et devins pâle comme un mort.

— Qu'avez-vous ? me dit Mme Taurize, qui s'en aperçut.

Marguerite, Gontran et Luigi s'étaient approchés, je leur tendis la lettre, et tombai assis en proie à la douleur la plus vive.

(La suite au prochain numéro.)

N° 12.

SIMPLICE

Roman intime

Par Victor CHAUVET

A Jeanne.

— Marguerite ! m'écriai-je.

Elle me regarda, et je vis ses beaux yeux pleins de larmes.

— Marguerite, je vous en prie, qu'avez-vous ? lui dis-je. Avez-vous peur ? Nous allons attérir.

Pour toute réponse, elle me fit un signe négatif, et me tendit sa main.

O souvenirs des jours heureux, que vous êtes vivaces ! Je me jette sur cette main, je la couvre de mes baisers, je l'inonde de mes larmes !

— Marguerite ! Marguerite ! je vous aime !

Mais je n'en peux dire davantage, tant l'émotion qui me domine est puissante !

Elle le voit, elle voit mon trouble, et avec une voix légèrement tremblante, elle me rassure en me disant doucement : Simplicie ! Et sa main presse la mienne ! et mes lèvres brûlantes effleurent son front !

— Simplicie ! s'écrie-t-elle, Simplicie ! moi aussi je vous aime ! Non, non, je n'ai pas la force de me taire

plus longtemps, et ce secret qui pèse sur mon cœur m'étouffe ! Il faut que vous sachiez tout. Oui, je vous aime, Simplicie ! je vous aime plus que la vie, plus qu'on ne doit aimer ! Ce vide que je sens en mon âme est moins profond quand je vous vois près de moi et que je vous entends. Toutes mes pensées vont à vous comme mes prières vont à Dieu, tous mes desirs vous appellent, toutes mes espérances nous rapprochent. Si quelqu'un de ceux qui mesurent leurs passions aux convenances m'entendait, il me blâmerait de vous parler ainsi, mais le vent du ciel emporte mes paroles qui ne trouvent d'écho que dans votre cœur. Oh ! ne parlez pas, je devine ce que vous allez me dire, que vous êtes loyal, et que jamais personne ne saura cet amour ; je vous crois, mon ami, car si je ne vous croyais pas, vous aimeriez-je comme je vous aime ?

— O Marguerite ! lui dis-je en l'interrompant, Marguerite ! ce que vous dites là n'est-ce point un rêve ? Oh ! si votre cœur ne s'égare point, si ce n'est pas l'enthousiasme d'un moment qui vous dicte ce doux langage d'amour, si vous m'aimez, Marguerite, tous mes vœux sont remplis !

— Je vous aime, Simplicie, répéta-t-elle, et je vous jure devant Dieu qui nous voit et qui m'écoute, que cet amour ne finira jamais.

Et je la vis se lever et regarder le ciel, comme si elle eût voulu prendre Dieu à témoin du serment qu'elle me faisait.

Décidément, depuis Sadowa, les Autrichiens n'ont pas de chance

Dimanche dernier, 16 février, un festival que les journaux ont bien voulu qualifier de brillant, a eu lieu au Cirque de l'Impératrice. Les orphéonistes de Paris n'étant pas assez nombreux, on a fait venir tous les chanteurs *chantants* du département de la Seine. Ils étaient cinq cents, vous voyez cela d'ici.

Je me demande quel intérêt tous ces gens-là ont à étourdir les Parisiens, quand il leur serait si facile de les laisser tranquilles.

Une rectification nous est demandée : L'empereur Napoléon n'a pas offert la croix de la Légion d'honneur à M. de Charette, qui, par conséquent, n'a pas eu la peine de la refuser.

Cette rectification nous est d'autant plus facile, que l'offré nous avait paru aussi étrange que le refus.

Le mariage de la Patti revient sur l'eau. Il paraît que le marquis de Caux suit la jolie chanteuse dans toutes les villes de province où elle donne des représentations. Les méchantes langues prétendent que la Patti se sauve en province pour fuir le marquis, et les amateurs de jeux de mots, par à peu près, disent que M. de Caux se dérange quand Adelina Patti se déplace.

Pour nous, il résulte de tout ceci, que le marquis de Caux est amoureux... de la voix d'Adelina, voilà tout.

A ce propos, un géomètre américain vient de conduire à bonne fin un problème assez difficile. — Mademoiselle Patti avoue ingénument qu'elle aura vingt-deux ans aux mirabelles prochaines. Le géomètre prouve par A et B, qu'il a entendu à New-York la charmante chanteuse. Voyons — je ne veux faire de peine à personne....

Si le géomètre dit vrai, Adelina Patti aurait fait florès sur un théâtre à l'âge où les enfants sont d'ordinaire en nourrice.

Or, le géomètre a dit vrai, car il prouve : donc, Adelina Patti... les mirabelles... vingt-deux ans.... New-York — je m'embrouille, moi, dans tout ça.

Décidément, les Américains ont toutes les audaces.

Emile LAMBRY.

SILHOUETTES MUSICALES

Nos Chefs d'Orphéons
(N° 7).

OLYMPE VERNAY

Chef de la Chorale LES ENFANTS D'APOLLON
répétiteur des chœurs du GRAND-THÉÂTRE-IMPÉRIAL
et professeur de chant au COUVENT DES CHARTREUX

AU PHYSIQUE :

Cheveux rouge-sang, moustaches jaunes. — Barbiche de bouc. — Mine vulgaire, allure peu distinguée, taille... n'en a pas. — Se complète d'un beau « d'mi-m'lon » les jours de grandes solennités et ne met jamais de gants.

AU MORAL :

Peu cafard, mais dévot, onctueux, obséquieux — c'est-à-dire, serviable — et avec cela bonhomme... au fond.

Pas poseur ! — Au contraire !! En principes ne connaît que deux choses : Dieu et son roi !

A horreur des femmes enceintes ! — Juste l'inverse de son collègue et ami Alex. George.

EN MUSIQUE :

Pour lui, ce qui est écrit est écrit. Ne connaît pas

FEUILLETON DU REFUSÉ

N° 13.

LES DRAMES DE LYON

ROMAN INÉDIT

PROLOGUE

LES

MYSTÈRES

DE LA

CROIX-ROUSSE

Par UN OUBLIÉ

CHAPITRE IX. — (Suite).

— Bonjour, Louise ! cria-t-il, bonjour, mignonne ! Et il donna amicalement deux petites tapes sur les joues de la jeune femme.

Pendant ce temps-là, Louise retirait l'échelle de soie, la détachait de la fenêtre et la remettait dans la boîte.

— Je suis content de toi, reprit Cormeau qui frotta une allumette pour faire du feu, je suis content de toi, cela a été proprement fait.

d'infériorité devant le son (1). Admet à son cours des animaux de toutes classes et des imbéciles de toutes espèces — qu'ils soient ou non pourvus d'oreilles, — et leur inculque un chœur séance tenante — sans retouche — ressemblance garantie.

« Sapré-matin ! »

Composé de la musique pour son compte, fait des cantates — imitation Luigini — mais avec cette différence pourtant qu'il ne vise nullement au ruban.

RENSEIGNEMENTS PARTICULIERS :

Se consume en efforts pour rendre la musique à la portée de toutes les classes ; donne des sérénades aux épic... des Brotteaux ; mais ceux-ci le payent quelquefois pour ne pas l'entendre... — Intercala des cantiques dans les polkas destinés aux *bastringues* et a le bonheur de voir ses inspirations musicales insérées dans le *Messageur boiteux* de Nancy !

A une manie : — celle de demander à tous propos « un peu de tabac » pour bourrer sa pipe.

A une grande foi dans l'eau bénite et en empreint ses vestes dans l'attente de succès.

(A d'autres).

L'ACCEPTÉ.

Nous prions notre collaborateur l'Accepté de nous envoyer une adresse pour la poste restante.

LA BERGÈRE DE PONTOISE

O coquettes et charmantes bergères de Florian et de Watteau, avec vos houlettes enrubannées et vos minois fripons, vous qui devisiez si gentiment d'amour en menant paître vos moutons, qu'êtes-vous devenues ?

Allons, décidément, j'ai dans l'idée que tous les poètes sont des forceurs.

Je croyais, moi, sur la foi de ces adorateurs passionnés de la nature, qui nous chantent éternellement en vers de huit pieds les douceurs de la vie rurale, que c'était aux champs, loin des villes, que la vertu s'était réfugiée ; je pensais que les bergers, notamment, ces descendants des patriarches, ces gens qui voient lever l'aurore, étaient les derniers dépositaires de l'innocence et de la candeur, et je me proposais toujours de conseiller à Mlle Schneider d'aller leur en acheter pour trois francs. Eh bien, il paraît qu'il n'en est rien et j'ai grand peur de m'être étrangement abusé jusqu'à ce jour.

Les bergères de nos jours, à en juger du moins par la pastourelle de Pontoise, dont les journaux viennent de narrer l'aventure, ont une manière toute particulière de comprendre l'ingénuité ; elles jouent au La Pommeraye avec des enfants de cinq ans.

Vous connaissez l'affaire, je ne vous la raconterai pas ; le procès est pendant, on va juger cette bergère de treize ans qui, mise en service par son père, fit un jour avaler des épingles à l'enfant de ses maîtres, « le petit Léon », et qui, un peu plus tard, l'empoisonna avec du sulfate de cuivre.

Drôle de vertu champêtre !

Mon Dieu, je sais bien que tout est relatif ; je conviens qu'un chat qui vous sautera sur les genoux sera gracieux, tandis qu'un éléphant qui voudrait l'imiter serait gauche et ridicule ; je vous accorde que le langage un peu pimenté des halles et de M. Louis Veuillot paraîtra naturel dans la bouche d'une harençère, tandis qu'il semblerait grossier s'il tombait des lèvres d'une princesse ou d'une ambassadrice ; peut-être en est-il de même de l'innocence, peut-être les bergères ont-elles une candeur qui leur est propre et qui ne ressemble en aucune façon à l'ingénuité d'une pensionnaire du Sacré-Cœur ; malgré cela, je ne puis m'empêcher de trouver que c'est une singulière innocence que celle qui pousse une jeune fille à prendre l'œsophage d'un enfant pour une pelote à épingles.

(1) De là, son sobriquet de Verney-son.

— Vous êtes satisfait ?

— Complètement. Mais j'espère bien que tu n'a pas été trop loin ; car, vois-tu, je suis jaloux, morbleu ! et si je savais que tu me trompes...

Il venait de rallumer le morceau de bougie, et son regard se rencontra avec celui de Louise, qui le dévisageait en face.

Alors il éclata de rire, mais d'un rire qui avait quelque chose de lugubre et qui faisait peur.

— Ah ! ah ! voilà que je fais du sentiment, dit-il. C'est bête ! D'ailleurs que m'importe qu'il t'aime, ce garçon, si tu réponds de lui.

— J'en réponds, dit-elle gravement.

— C'est l'essentiel. Ainsi, tu pourras nous mettre sur les traces du complot ?

— Quand vous voudrez.

— Ah ! bah !

— Et pour vous prouver que je ne mens pas, vous plaît-il de savoir, monsieur Cormeau, chez qui vous êtes ?

— Mais cela ne me déplairait pas. Où sommes-nous, ma belle ?

— Chez le capitaine Ledoux.

— Chez Ledoux ! fit l'agent étonné.

— Chez lui !

— A la bonne heure ! Bravo ! Voilà qui est joué ! Ah ! ah ! nous sommes chez ce cher Ledoux, reprit-il

Après tout, il ne faut être exclusif en rien. Moi qui n'ai jamais quitté les trottoirs des grandes villes, je n'entends rien, sans doute, à la vertu champêtre ; l'introduction des épingles et du sulfate de cuivre dans l'alimentation applicable à la première jeunesse n'est peut-être pas absolument incompatible avec la poésie et l'innocence pastorale et la bergère de Pontoise a peut-être bien trouvé le moyen de pratiquer l'empoisonnement à domicile sans que sa candeur naturelle en soit altérée.

Et tenez, il me semble que je la vois cette mignonne enfant, avec ses grands yeux bleus, purs et doux comme l'azur des cieux, avec ses longs cheveux dorés tombant sur ses épaules comme des gerbes de blé mur, il me semble que je la vois relevant, par un geste adorable, le coin de son tablier et mordillant le bout de son petit doigt rose, je l'entends qui murmure, avec sa naïve candeur de gardeuse de moutons et dans ce langage d'oiseau gazouillant qui va si bien aux blonds bébés :

— Ah ! sapristi, que je m'embête ici, moi, nom d'un nom ! avec ça que c'est drôle de ballader le gosse toute la sainte journée et de lui débarrasser le museau ! C'était bien plus chouette chez papa, je pouvais barbotter tout le temps dans le ruisseau, au moins ! Nom d'un chien ! que je me fais donc des cheveux dans cette baraque-là ! Qu'est-ce que je pourrais bien inventer pour m'amuser ? Tiens, si je faisais avaler des épingles au crapaud ? C'est ça qui serait drôle ! Oh ! que je vais rire ! Tiens, petit Léon, avale-moi ça, ça te fera pousser des grandes moustaches comme à ton papa.

Et les clochettes de son rire argentin égayaient les échos dalentour.

Un autre jour, le petit Léon étant guéri, l'ennui était revenu au cœur de la timide bergère ; l'adorable enfant trouva, sur une cheminée, un sac de sulfate de cuivre. Elle se garda bien d'y goûter, on avait dit devant elle que c'était du poison, mais elle appela le petit Léon et lui dit :

— Tiens, môme, liche-moi ça, c'est du sucre.

Elle se promettait encore joliment du plaisir ce jour-là, la mignonnnette.

Mais le petit Léon mourut, le bête ; il ne savait pas jouer, quoi !

Et l'on arrêta l'aimable bergère juste au moment où elle commençait à si bien s'amuser !

On ne peut seulement pas rire un peu, c'est désolant !

Jules PELPEL.

L'ESPRIT DE LA PROVINCE

Si les journaux de la capitale se croient le monopole exclusif du mot vif ou léger, du trait heureux ou mordant, ils s'abusent étrangement. Ce que la petite presse de province consomme chaque semaine d'esprit gaulois, de sel attique et d'anecdotes croustillantes, alimenterait, j'en suis certain, une feuille quotidienne du plus grand format.

Il appartenait à un organe de Lyon, mais ayant vu sur les boulevards, de consacrer un article spécial aux journaux littéraires des départements. C'est ce que nous nous proposons de faire dans le *Refusé*.

Donc, à partir d'aujourd'hui, nous publierons chaque semaine une revue complète de la petite presse de province.

Je découpe dans l'*Echo de Marseille*, un des journaux littéraires les mieux faits que je connaisse, les lignes suivantes :

Dans le dernier numéro de la *Publicité*, notre ami Honoré Guillon, ancien rédacteur du *Mont-Chaume*, publie d'excellentes lignes sur les petits journaux et sur la solidarité qui devrait exister parmi eux. Nous approuvons entièrement cet appel à la confraternité, en souhaitant, comme lui, qu'il soit entendu et compris.

après un moment de silence et en marchant avec agitation dans la chambre, bon ! bon ! bon !

— Prenez garde, dit Louise, vous pourriez réveiller François ?

Cormeau fit un bond.

— Quelle François ? demanda-t-il vivement.

— Eh ! la vieille servante du capitaine.

— Et tu ne disais rien ! Où est-elle cette femme !

— Dans la chambre à côté.

— Que fait-elle ?

— Elle dort probablement.

— Il faut s'en assurer. Suis-moi !

Ils s'approchèrent alors doucement de la porte de l'autre chambre, et Cormeau colla son œil au trou de la serrure.

Mais il ne vit rien qu'un rayon de lumière.

Alors il appuya avec précaution la main sur le bouton de la porte qui cria.

Louise tressaillit.

— Est-ce que tu as peur ? dit tout bas Cormeau.

Et il poussa la porte.

La vieille François, un bras appuyé sur la table et l'autre retombant le long de son corps, dormait profondément, la tête renversée contre le mur.

Les deux complices s'approchèrent à pas de loup, et Cormeau tira de sa poche un petit flacon qui contenait une espèce d'eau d'une teinte bleuâtre.

C'est ce que le *Refusé* expliquera avant peu ?

On lit dans le dernier numéro du *Piment*, feuille marseillaise, rédigée avec beaucoup de cœur et d'esprit :

Veuillot se remet à distiller le venin stercoral des *Odeurs de Paris*.

Il a craché ceci dans l'*Univers* :

« Rousseau de Genève est né de la chienne d'Eros-trale et du chien de Diogène. »

Veuillot qui a signalé au procureur impérial les irrégularités du journal la *Lune* (1), m'attaquerait-il en diffamation si j'écrivais :

« Veuillot est le produit incestueux de l'ânesse de Balaam et du porc de Saint-Antoine. »

That is the question.

Et plus loin.

Il est des hommes qui cherchent à se faire connaître par la calomnie et la lâcheté comme d'autres par la justice et l'équité. Ceux-là, il suffit de lever un coin du rideau qui cache les infamies de leur passé pour leur imposer silence. Menacez-les d'écrire leur biographie, vous les verrez aussitôt se radoucir et faire patte de velours.

Le *Refusé* ferait un piquant volume avec l'histoire de ses *Poteaux* rentrés !

A la fin du journal se trouve un « problème spirituel ? »

« Pourquoi les chauves ont-ils les cheveux les plus longs ? »

Je donne d'avance ma langue aux commissaires de police.

Je découvre dans la *Publicité*, une feuille d'annonces qui partage le succès de l'*Echo*, la boutade suivante :

Le *Petit Journal*, administrateur Milhaud, ne tarit pas en réclames burlesques.

Je n'en veux pour exemple que ses

Docks de la littérature.

M. Milhaud promet une récompense honnête à la personne qui lui trouvera un titre qui puisse remplacer dignement ses Docks de la littérature.

Je lui en donne un, gratis :

Charlatanisme de la pensée.

Ne quittons pas Marseille sans constater l'heureuse naissance de la *Voix du Peuple* : Un frère.

Je passe au café des Allées, où le garçon fait des mots.

— Un Monsieur lit la *Voix du Peuple*. Après avoir lu ce journal, il demande la *Liberté*.

— Ah ! Monsieur, ne m'en parlez pas, il y a bien longtemps que nous ne l'avons plus... la *Liberté*.

Petit dialogue d'imprimerie.

— Joseph, fais-moi une épreuve de mon article.

— Ah ! Monsieur, on ne peut pas, la presse n'est pas libre.

En remontant le Rhône arrêtons-nous à Avignon ; pour constater la bonne tenue d'un journal littéraire de cette ville : la *Petite Gazette*.

En remontant toujours le fleuve, nous trouvons le *Guelteur*, journal littéraire de Valence. Un emprunt :

Ayant besoin d'un renseignement sur les mœurs et les habitudes des crustacés, j'ouvre un dictionnaire de

(1) Il n'est pas le seul ?

Puis il l'agita deux ou trois fois, le déboucha et le plaça deux secondes sous le nez de la vieille.

Celle-ci fit un brusque mouvement de tête, tout son corps tressaillit comme si elle eût reçu une violente commotion électrique, mais elle n'ouvrit pas les yeux et elle tomba tout à coup comme foudroyée.

— Cormeau ! cria Louise.

— Silence ! fit celui-ci d'un ton sinistre, en lui serrant le bras à la faire crier.

A quoi bon tuer cette pauvre femme, reprit-elle.

— Pas de sensiblerie, ma chère, l'heure serait mal choisie. D'ailleurs, la vieille ne court aucun danger. Elle ronflera d'un somme, voilà tout. Et maintenant, nous sommes les maîtres !

Il courut à la porte d'entrée, et comme la clé était à la serrure, il la ferma à double tour.

— Ça, maintenant, toi, dit-il, aide-moi. Il doit y avoir ici des papiers qui jaseront. Ces papiers, il faut que je les trouve.

Et, avec un sang-froid imperturbable, il fouilla dans tous les meubles, fractura ceux qui étaient fermés, sans peine, sans honte et sans remords.

Tout à coup, dans le fond d'une petite caisse en bois de chêne qui était posée sur un des rayons, il trouva une volumineuse liasse de papiers, enveloppée dans un vieux journal et attachée avec un morceau de corde.

Il coupa brusquement la corde avec son couteau,

l'Académie, le premier venu. Voici la définition que j'y trouve :

— Ecriveuse : *petit poisson rouge marchant à reculons.*

Comment se fait-il que parmi les quarante... — j'allais dire crustacés, — les quarante immortels, il ne s'en soit pas trouvé un seul qui ait vu des écrivains autrement qu'à la sortie de leur marmite.

Cela me rend involontairement en mémoire ce savant — toujours membre d'une académie — qui se vantait d'avoir vu sur pied du blé de deux ans !

Prenons un embranchement pour Clermont.

La piquante *Mouche Clermontoise* ne lâche plus son venin. C'est la *Musette* qui lui a succédé.

Je lis dans son numéro 1 :

Un bohème de Paris rencontre une de ces anciennes grisettes qui portent quelquefois le paradis jusqu'aux domiciles les plus élevés.

Sur un signe interrogatif du bohème qui montrait sa chambrette, elle répond : Oh ! non, je n'y retournerai jamais...

— Pourquoi ?

— On y attrape des... (ici vient le nom d'un parasite très connu que Théophile Gautier et Félicien David ont immortalisé.)

— Ah ! dit l'autre, c'est donc ça !... je me disais aussi... Il m'en manque !!

Touchons à Saint-Etienne. Le vaillant petit *Eclair* vient de s'endormir, il n'a pu résister plus longtemps à l'action narcotique de son confrère *l'Indépendant*.

Cependant rassurons les Stéphanois, ce sommeil n'est que léthargique, et nous verrons bientôt le *Tonnerre* apparaître sur la brèche, plus brave et plus ardent que jamais.

Après *l'Eclair*, le *Tonnerre*, c'est dans l'ordre.

Arrêtons-nous à Tarare.

On lit dans la *Navette*, feuille qui s'est élevée à une « *jolie aisance* », la déclaration suivante :

Tararé n'a pas même un collège, car ce qu'il nomme le collège n'en est pas un.

Tarare n'a pas de bibliothèque, car ce qu'il appelle ainsi n'en est pas une.

Tarare a une *éc. le professionnelle* qui végète.

Tarare a un journal qu'il dédaigne (la *Navette*??).

Tarare achète en trois jours quatre exemplaires de la première histoire qui ait été faite en son honneur !

Toutes vérités bien dures à dire, j'en conviens, mais qui, comme toutes les vérités, doivent être dites.

Passons devant plusieurs villes où pour cette semaine nous ne trouvons rien à glaner, et allons dénicher dans un modeste petit journal du Calvados : Le *Bonhomme Normand*, l'historiette suivante :

On m'annonce d'Argences qu'un mari des environs aurait surpris, la semaine dernière, sa femme en conversation criminelle avec un monsieur quelconque.

La conduite du mari, après cette fatale découverte, me rappelle de loin celle de l'un de ses émules, passé à l'état de légende.

— Et qu'as-tu fait, lui demande un ami, auquel l'infortuné vient de raconter sa triste aventure.

— Ce que j'ai fait, exclame d'une voix de tonnerre l'interpellé, — j'ai refermé, à la briser, la porte sur moi, et... je suis parti... Oh ! ils ont bien vu que je n'étais pas content...

Terminons cette revue par un à peu près réussi. Coupable : la *Scène*, journal de Genève.

Deux élèves de Manet sont attablés dans un café littéraire.

déchira le journal et poussa un cri de triomphe.

La conspiration avortait !

Ledoux était perdu !

— Vous avez trouvé quelque chose ? demanda froidement Louise.

— Ah ! je les tiens donc ! cria l'infâme, en frappant du poing sur le guéridon, je les tiens donc ! Enfin ! Ah ! messieurs les bonapartistes ! messieurs les mécontents ! messieurs les imbéciles ! vous croyez donc que l'on renverse ainsi un roi de France ! Mais vous aviez compté sans Cormeau, mes bons ! Ah ! je vous tiens ! Ce n'est pas sans peine, mais, vive Dieu ! je le jure, vous allez le payer cher !

Et ses yeux lançaient des éclairs, et ses mains crispées serraient, avec une espèce de rage, les preuves de la conspiration.

Puis, examinant les papiers :

— Ouï ouï ! continua-t-il d'une voix sourde, oui, tous les renseignements y sont bien ! Voilà les noms !... Les noms !... Imprudents !... C'est le bourreau qui fera l'appel !

Alors il les replia vivement, rattacha la liasse et, après l'avoir glissée dans sa poche, il commença à explorer les lieux.

Une porte était derrière le lit de Ledoux, Cormeau enleva la serrure et l'ouvrit.

Elle conduisait dans une espèce de corridor étroit.

L'agent y entra, après avoir pris la bougie afin d'y

L'un d'eux, jetant un coup-d'œil sur les faits divers du *Petit Journal*, dit à son camarade :

— Tiens ! il paraît que M. de Rothschild s'est payé un escalier en or massif. Si tu avais un escalier en or massif, toi, qu'est-ce que tu en ferais ?

— Moi, je m'en ferais cent mille livres de rampe.

PENNY.

THÉÂTRES

Paris.

OPÉRA-COMIQUE. — Première représentation de *Un Jour de bonheur*, opéra comique en trois actes, de MM. d'Ennery et Cormon, musique de M. Auber.

Je ne partageais point, je puis le dire, les craintes d'un de mes confrères les plus lus, à l'endroit du nouvel opéra de M. Auber.

De ce que *Manon Lescaut* et la *Fiancée du roi de Garbe* n'ont pas obtenu de succès, je n'en avais pas conclu que l'auteur de la *Muette* baissait, comme Sa Grandeur l'archevêque de Grenade, mais que, tombé sur deux mauvais poèmes, ses partitions avaient eu le sort de la *Psyche* d'Ambroise Thomas et de la *Statue* de Reber, deux chefs-d'œuvre, s'il vous plaît.

Ce n'est pas que je veuille placer ces deux produits de la verte vieillesse de M. Auber à la tête de toutes ses œuvres, mais mon humble avis est qu'elles valent — surtout *Manon Lescaut* — l'opéra qui vient d'obtenir un si vif et si légitime succès.

Cela dit, entrons dans notre sujet. Le livret de MM. d'Ennery et Cormon est une vingtième édition de la *Dame Blanche*. Toujours l'officier de fortune amoureux et pauvre à qui tous les bonheurs tombent en un seul jour.

Gaston de Maillepré, un officier français, a rencontré, en Angleterre, une jeune veuve dont il est, suivant la tradition, éperdument amoureux.

Il retrouve sa belle dans l'Inde, au camp français où elle vient d'être amenée prisonnière avec son cousin et fiancé sir John, qu'il garde prisonnier.

Au second acte, c'est au tour de Gaston à tomber entre les mains des Anglais, qui, sur la fausse nouvelle que sir John a été fusillé, se préparent à user de représailles envers le prisonnier français.

Alors la fortune, qui jusqu'alors n'avait point souri au jeune héros, le comble de toutes ses faveurs.

Un ami, qui l'avait provoqué, vient s'excuser et lui tendre la main ; un parent qui lui disputait un gros héritage renonce à tous ses droits ; enfin, celle qui l'aime laisse échapper le plus doux aveu.

C'est au moment où le jeune officier jouit émerveillé de son premier jour de bonheur, que Djelma, une jeune indienne qu'il a sauvée, vient lui annoncer la fatale nouvelle.

Le coup est rude, néanmoins Gaston le reçoit en brave : Je savais bien, s'écrie-t-il, que cela ne pouvait durer ; je reconnais ma chance habituelle.

Mais voilà que reparait sir John ; on lui a donné sa liberté sur parole, à condition de renvoyer Gaston de Maillepré, qui apprend seulement alors que son Hélène est fiancée à ce grand escogriffe.

Le jeune officier refuse alors la liberté qu'on lui offre. Il préfère être fusillé que de voir celle qu'il aime dans les bras d'un autre. Mais de cette façon sir John sera également fusillé ; il préfère renoncer à sa cousine en faveur de Gaston, qui voit s'achever gaiement son premier jour de bonheur.

Passons maintenant à l'examen de la partition.

L'ouverture est ce qu'on appelle une ouverture de paresseux, c'est-à-dire où sont reproduits la plupart des motifs de l'ouvrage. Elle n'est pas à dédaigner pour cela et renferme, entre autres, ce *Chant des Djinnis* qui fait déjà fureur.

Le premier acte débute par un joli duo entre Marie Roze (Djelma) et Capoul (Gaston), où l'on remarque principalement une phrase charmante :

Tout mortel serait jaloux...

que Capoul a dite avec beaucoup d'esprit. Vient après l'air de Capoul :

Attendons encore

Le premier jour de bonheur !

que l'on retrouve encore dans le cours de l'opéra.

Je citerai encore la déclaration de Gaston, pleine de chaleur et de passion, et le finale, dont l'orchestration est fort remarquable.

voir clair, et se fit accompagner de sa complice.

Ce corridor aboutissait à une petite fenêtre garnie de barreaux de fer.

Cette fenêtre donnait sur le quai St-Antoine.

Cormeau avança la tête autant qu'il put pour regarder dehors, puis soudain il fit un mouvement.

Il venait d'apercevoir un homme assis par terre et qui fumait tranquillement sa pipe, sous la clarté vacillante d'un bec de gaz.

Louise, de son côté, avait suivi le regard de son amant.

— C'est Chignard, dit-elle. Que fait-il là à cette heure ? Il n'a donc pas affaire ailleurs ?

— C'est ici qu'il a affaire, répliqua brutalement Cormeau.

Et il donna un coup de sifflet qui fendit l'air.

A ce signal, l'homme qui était assis sur le quai se leva d'un bond et leva la tête.

Cormeau siffla une seconde fois.

Alors l'homme l'aperçut sans doute, car il fit un mouvement et vint se placer sur le trottoir, au-dessous de la fenêtre où se trouvait Louise et Cormeau.

— Louise, donne-moi l'échelle, dit celui-ci.

Louise donna la boîte, et Cormeau, après en avoir tiré l'échelle, l'attacha solidement à l'un des barreaux de fer et la fit descendre.

Deux secondes après, l'homme était au dernier échelon et se trouvait en face de son chef.

A l'acte suivant, les couplets de M^{me} Cabel :

Un époux
Est chez vous

présentent une double réminiscence assez singulière. Le chant rappelle, comme rythme, l'air fameux du *Concert à la Cour*. « Povera signora à la migraine, » tandis que l'accompagnement a un certain air de famille avec l'introduction non moins célèbre de *l'Épreuve villageoise*. Ces deux motifs si différents se marient fort heureusement, et M^{me} Cabel a enlevé l'allegro avec une vertigineuse facilité.

Le *Chant des Djinnis*, délicieusement soupigné par M^{lle} Marie Roze, est certes la perle de la partition. Aussi a-t-il fait paraître un peu pâles les prodiges de vocalisation de M^{me} Cabel dans sa chanson du *Caporal*.

Le troisième acte, pour être plus court, n'en est pas moins bien rempli. Il débute par un duo de femmes :

Retarde la naissante aurore,

O nuit ! une heure encore !

admirablement chanté par M^{mes} Cabel et Marie Roze.

Mais le bijou de cet acte c'est un couplet chanté par Capoul avec un art exquis et beaucoup d'âme.

Plus d'un bel œil s'est mouillé, et, s'il faut en croire un bruit de coulisses, à l'une des répétitions, le chanteur lui-même n'aurait pu vaincre l'émotion que lui causait cette phrase émue.

Les artistes ont une grande part dans l'immense succès du nouvel opéra. Capoul a conquis la première place à l'Opéra-Comique. Il a chanté avec goût, avec âme, comme un véritable artiste enfin.

M^{me} Cabel a vocalisé comme elle sait le faire, et M^{lle} Marie Roze, qui travaille de toutes ses forces à faire oublier sa beauté et qui y réussit, a été délicieuse de grâce chaste et de charme.

J'allais oublier cet excellent Sainte-Foy, qui a débité un récit des plus comiques avec cette verve et cet esprit qui dérident les fronts les plus sérieux.

En résumé, encore un peu plus de gloire pour M. Auber, de bravos pour ses interprètes et de l'argent pour le théâtre. Tout est pour le mieux.

E.-A. SPOLL.



Lyon.

CELESTINS. Les *Sceptiques*, comédie par M. Félicien Malefille.

La nouvelle comédie de M. Félicien Malefille, les *Sceptiques*, vient d'obtenir à Lyon comme à Paris, un très-grand succès. Ce n'est pas que ce soit précisément une pièce parfaite, mais c'est une bonne pièce qui rachète de légers défauts par de grandes et sérieuses qualités. Ecrite dans un style vif et brillant, elle renferme une foule d'aperçus fins et de traits acérés qui vont droit au but, en même temps qu'elle flagelle sans pitié des vices qu'elle ne détruira pas, mais qu'il est bon que l'on flagelle.

Les types sont vrais et pris en dehors du moule usé de la convention. Ce sont des hommes, de vrais hommes, avec leurs passions, leurs bassesses, leurs vertus, leurs faiblesses, leurs vices chevillés dans le cœur. L'action est attachante et bien conduite, quoique certaines scènes soient un peu longues et le dénouement un peu banal.

Le fond de la pièce, le voici :

Le duc de Villepreuse, jeune diplomate grand seigneur qui ne croit à rien et nie surtout la vertu des femmes honnêtes, cache cependant, sous cette apparence incrédule, le souvenir d'un amour perdu, mais qui n'est pas éteint. Un jour, il retrouve la femme qu'il a aimée ; mais ce n'est plus une pauvre institutrice comme autrefois, n'ayant que l'orgueil de son nom pour soutien. C'est maintenant la comtesse d'Apremont, l'épouse du vieux comte d'Apremont, un autre diplomate qui ne croit pas à grand-chose non plus. Naturellement le duc veut reprendre l'histoire où elle en était restée, mais la comtesse lui jette à la tête les mots de devoir et de reconnaissance. — Elle veut rester honnête, lui ne veut pas. — Explication orageuse. — Enfin, il sort comme un furieux, en lui disant qu'il l'attendra je ne sais plus où — si elle ne vient pas !... suffit ! — Mais elle y va, l'imprudente ! elle y va et on les surprend. — Qui ? le banquier Landurel, un monsieur qui n'a pas beaucoup de cœur et que sa femme fait effrontément... ce que vous ne voudriez pas être. — Le comte va se fâcher ! — Il faut arranger l'affaire.

— Où sont les autres ? demanda celui-ci.

— Girard et Vincent sont en faction, répondit l'autre ; Mignard est occupé avec Frassac, à repêcher Pichet qui a pris un bain froid lors de l'affaire du pont.

— C'est bon.

— Reste un instant en bas, j'ai une commission à te donner.

— Suffit, dit Chignard.

Et il redescendit.

Cormeau détacha l'échelle, la rendit à Louise et courut dans la chambre de Ledoux.

Là, il prit une feuille de papier et écrivit au crayon un billet ainsi conçu :

« Nous sommes dans la place. Tout va bien. Je vous « envoie tous les papiers de l'affaire. Les noms des « conjurés s'y trouvent. On peut agir. »

Puis il ferma sa lettre et l'adressa à monsieur le lieutenant de police.

Après quoi il courut à la petite fenêtre qui donnait sur le quai et jeta sa lettre dans l'espace.

Elle tourbillonna un instant et vint tomber aux pieds de Chignard, qui la ramassa et disparut en courant.

— Quant à toi, dit Cormeau à Louise, tu vas simuler une indisposition. Il faut qu'à tout prix tu sois encore dans la maison demain.

— J'y serai, répondit-elle.

— C'est bon, fit-il, donne-moi la clé des champs.

— Blanche s'en charge ; Blanche, une fille que le comte a eu d'un premier mariage. — Elle dit que c'est elle qui est la coupable et que la mantille trouvée dans le pavillon, ou près du pavillon, peu importe, lui couvrirait les épaules. — Le comte se fâche plus fort ! — Mais la comtesse n'accepte pas ce dévouement et avoue sa faute. — Le comte se refâche. — Mais il n'y a pas eu de faute, ce qui désole le duc. — Quoi qu'il en soit, ce dernier offre au mari, selon l'usage, une réparation par les armes. — Le comte n'en veut pas, probablement parce qu'il a des raisons pour ça, et le duc de Villepreuse, dégoûté de la vie et de l'amour, sort un pistolet de sa poche, l'arme, fait un geste, lâche la détente, fait une grimace et meurt.

C'est la morale de la pièce.

Ajoutez qu'il y a encore là-dedans une certaine madame Landurel, la femme du banquier en question et la maîtresse du marquis de Trésignan, un autre sceptique qui commence, et le cousin de Villepreuse ; lequel marquis a demandé la main de Mlle Blanche, et enfin l'honnête homme de la pièce, Pierre Froment, un peintre célèbre.

Répétons en terminant que c'est un joli succès auquel a contribué une bonne exécution. MM. Bondonio, Lamy, Train et Stanislas, ainsi que Mmes D'Herblay et Meyronnet ont été parfaits. Seule M^{me} Thais Petit est hors de son emploi. Elle ferait bien d'y rentrer.

VICTOR CHAUVET.

ARÈNES LYONNAISES

Place Bellecour

DIRECTION DE MM. NOELLAT ET JOUVE

Dimanche prochain 23 février

Représentation exceptionnelle donnée avec le concours des

Dames de Lyon

GRAND CARROUSEL

Exécuté par 12 Dames

DISTRIBUTION :

6 DAMES CARIBALDIENNES, commandées par M. Noellat.
6 DAMES DES *Genoux de l'Eglise*, » par M. Jouve.

Exercices du javelot, de la langue, de la patte à relayer et de la tête de bois.

JURY D'HONNEUR POUR CETTE REPRÉSENTATION EXCEPTIONNELLE

LE SALUT PUBLIC

INTERMÈDES

Par les Clowns DUCHÈNE et CHABERT

Grand Tremplin infernal

ou saut des obstacles suivants :

Opinions, Préjugés, Scrupules, etc.

M. Jouve, qui n'a jamais sauté que pour le Pape, et qui, en sa qualité d'homme de plume doit être léger, montrera qu'il peut faire un saut tout comme un autre.

M. Noellat, en sa qualité d'homme d'esprit, ne fera pas le saut.

LYON. — TYP. VINGTRINIER.

Nos confrères de province qui ne recevraient pas le *Refusé* régulièrement sont priés d'en avertir l'Administration du journal.

VIENDE PARAITRE chez BALLAY, 34, rue Tupin, les **Propos de Thomas Vireloque**, par Jules LERMINA, rédacteur en chef du *Refusé*.

Cette série d'études sociales, touchant aux questions les plus élevées, la peine de mort, la prostitution, la science, les inhumations, est appelée à un grand succès. Un vol. in-18 Jésus. — Prix : 2 francs.

Le Gérant : J.-N. CLERC.

LYON. — IMP. D'AIMÉ VINGTRINIER, RUE BELLE-CORDIÈRE, 14.

Louise attachait encore son échelle et Cormeau commençait sa descente.

— Monsieur Cormeau ! dit-elle vivement.

— Louise ?

— J'ai tenu ma promesse, quand tiendrez-vous la vôtre ?

— Que veux-tu dire ?

— Mon enfant,...

— Ah ! parbleu, c'est vrai, exclama-t-il en riant, je l'avais oublié ton môme. Eh ! bien, ma chère, ton enfant te sera rendu plus tard. Je ne suis pas assez fou pour te laisser échapper ainsi de mes mains. Non, non. Si je ne te tenais pas par là, ce ne serait pas par l'amour que je t'inspire, pas vrai ? car tu me méprises, et tu as peut-être raison. Mais si je suis une canaille, comme tu le penses, je ne suis pas un sot. Adieu, fais ton devoir, je ferai le mien.

Et il descendit si vite que ce fut à peine si Louise, qui pleurait, eut le temps de s'en apercevoir.

Au même moment, des coups répétés et violents ébranlèrent la porte.

(La suite au prochain numéro.)

Nous recommandons à nos lecteurs l'*ÉCHO DE MARSEILLE*, journal littéraire de cette ville, bien connu par ses idées indépendantes et dirigé par M. H. race BERTIN, ancien collaborateur du *Corsaire*.

On s'abonne à Marseille, quai de Rive-Neuve, 3. Abonnement : 12 fr. par an.